

L'HOMME ROUGE,

SATIRE HEBDOMADAIRE

Par

BERTHAUD ET VEYRAT.

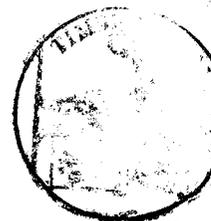


Les Peuples et les Rois.

Les siècles de l'erreur sont passés ; l'homme est vieux.

LAMARTINE.

Quelquefois, dans la nuit, seul avec sa pensée,
Qu'on médite une époque ou présente ou passée,
On entend se heurter comme deux grandes voix,
Deux cris lents et profonds : -- les Peuples et les Rois !
Les Peuples, -- océan que la tempête roule,
Irrascible et brûlé des éclairs de la houle !
Les Rois, heureux forbans, et dont à peine un seul
Tombe après deux mille ans sans tête en son linceul !



Les Peuples et les Rois : vanités et misères ,
Trônes et marchepieds, Nérons et Bélisaires ;
C'est pitié quand il faut remuer de son vers
La fange dont le ciel a pétri l'univers !

Les uns que la fortune a portés à son faite
Courent la vie ainsi qu'un bal ou qu'une fête,
Et sans s'inquiéter si leur char en passant
Teint les murs du chemin de poussière ou de sang ,
Ils vont !.. car le Seigneur à leur foule choisie
A dit d'aller partout suivant leur fantaisie ;
Les autres que le sort a traités en handits,
Pleurent, souffrent, ont faim, — ceux-là sont nés maudits !
— Depuis l'heure où le monde, un ciel en auréole ,
Ainsi que d'un creuset, jaillit d'une parole ,
Les peuples écrasés ont pleuré leurs destins ,
La douleur a fouillé dans tous les intestins ;
Cent vingt siècles sont là couchés dans une tombe ,
Aux Princes de la terre offerts en hécatombe ,
Et depuis six mille ans bientôt que nous souffrons ,
A peine si l'espoir s'est levé sur nos fronts.
Rien n'a chanté la joie à nos heures amères ,
Nous avons bu le fiel presque au sein de nos mères ;
Nous nous sommes traînés de la vie au tombeau ,
Lentement , avec peine, et lambeau par lambeau

Le jour nous était dur , --- le sang de nos artères ,
Brûlé par le soleil usait nos nuits austères ,
Et si pour tout bonheur , quelquefois , l'on avait
Un ange comme ceux que Raphaël rêvait ,
Une femme, une enfant, qui courût la première ,
Vous embrasser, le soir, au seuil de la chaumière.
Pour garder ce trésor dans son sein , il fallait
S'endormir , chaque nuit, la main sur un stylet.
Peuples malheureux comme un jour de funérailles !...
Nous avons bien pourtant du sang et des entrailles !
Oh ! nous aimerions bien aussi les doux loisirs ,
Et l'existence molle aux splendides plaisirs ,
Et l'ottomane rose , et les tapis de Perse ,
Et le hamac créole où l'esclave vous berce ,
Et l'or à prodiguer sur les tables de jeu ,
Et l'amour palpitant , aux deux ailes de feu !
Oh ! nous savons combien il est suave à l'ame
Le regard délirant d'une amoureuse femme ,
Et combien est joyeux l'homme qui rêve et dort
Couché sous le fleuron d'une couronne d'or !
Heureux ceux que le sort n'a pas pris pour ses cibles ,
Ceux à qui la nature a fait des reins flexibles ;
Heureux le perroquet qui répète au hasard
Toujours ces mots : SALUT , ô SUBLIME CÉSAR ! *



* César-Auguste se promenant un jour dans Rome , fut salué par un perroquet. L'empereur , charmé de cette gentillesse , acheta le perroquet fort cher. Depuis lors ces oiseaux bavards se sont multipliés à l'infini.

Heureux Vidocq, courant de l'autre des furies,
 Une tête à la main, conter aux Tuileries,
 Comment, la république étreinte en ses réseaux,
 A FAIT LE GRAND PLONGEON ET NAGE ENTRE DEUX EAUX ! *
 Ils égrainent leurs jours que la joie accompagne
 Entre l'or et l'amour, le sang et le Champagne !
 Le peuple, lui...., vit d'air ainsi qu'un séraphin ;
 Quand Vidocq et la cour mangent.... qui donc a faim ?

Eh bien, ce peuple fort qu'on redoute et qu'on raille,
 Qu'on discipline à coups de sabre et de mitraille ;
 Qui fait sauter le roc où sont ancrés les rois,
 Quand un tocsin de feu lui tombe des beffrois,
 Qui, s'il mettait jamais le talon sur sa toque,
 Broûterait la royauté comme un aigle en sa coque ;
 Le peuple qui travaille et qui meurt.... aujourd'hui
 Se repose, — attendant que son soleil ait lui !
 Et, bien qu'il semble près de son heure dernière,
 Il sait qu'il peut demain secouer sa crinière,
 Que, s'il touchait du doigt son fantôme géant,
 Le trône tomberait en poussière au néant ;
 Mais ce qu'il sait aussi, — c'est que la destinée
 Donne mille ans aux rois, au peuple une journée !
 — Il souffre, espère, attend ; car il médite encor
 Le projet ébauché du nouveau siècle d'or ;

* Figaro.

Car il veut largement baser son édifice,
Epargner à la hache un sanglant sacrifice,
Et ne pas reculer quand il sera lancé
Dans le grand avenir que son cœur a pensé.

Pourtant, souvenez-vous, ô Puissans de la terre,
De ne pas vous coucher sur les bords du cratère,
Sans avoir avec soin exploré sous vos pas,
Si le sol est bien froid et ne fermente pas.
Oui, pendant qu'on s'agite et que l'on délibère,
Si le peuple ouvre, lui, sa gueule de Cerbère,
Ou si comme Lazare, à jeûn dès le matin,
Il attend pour manger, les débris du festin,
Et que le Chien n'ait pas son gâteau délectable,
Que pour Lazare rien ne tombe de la table,
En un mot, si le peuple, écrasé par la faim,
Vous demande l'aumône, un fusil à la main,
Alors, ô puissans Rois, à vous les anathèmes,
Et que votre malheur retombe sur vous-mêmes !
Alors, puisse l'orage, avec vos bataillons,
Vous emporter vivans dans ses noirs tourbillons ;
Et jetés sur l'écueil par le flot populaire,
Que la pitié vous ferme une main tutélaire !
Et si l'on fait vos jours pires que le trépas,
Courbez la tête, ô Rois ! et ne vous plaignez pas ;



C'est justice ! --- Depuis tant de siècles qu'il gronde ,
 Sous les noms différens , ou de LIGUE ou de FRONDE ,
 De TERREUR ou de JUN ; eh ! bien , jusqu'à nos jours ,
 L'orage social est le même toujours .
 Il en est maintenant à sa dernière phase .
 L'antique piédestal est miné par la base ;
 Et si le peuple vient y toucher de la main ,
 Les murs tout lézardés s'écrouleront demain .
 C'est une vérité qui partout se décèle ,
 Elle n'est pas Française , elle est universelle .
 — L'Italie , étranglée aux gibets de ses rois ,
 Etouffe , faute d'air , à l'ombre de la croix .
 Brisée aux mains des ducs et de son grand Léвите ,
 Vers un centre commun elle tend et gravite ,
 Et comme les tronçons d'un serpent , tous ses noeuds
 Découpés si long-temps , se rapprochent entr'eux ;
 Et son peuple meurtri d'un esclavage obscène ,
 N'attend qu'un dernier mot pour bondir sur la scène .
 —Le Piémont se réveille avec ses Menottis * ,
 Que la tombe a peut-être à cette heure engloutis !
 Mais le sang des martyrs rejaillira sans doute
 Au Roi qui n'a semé que honte sur sa route ,
 A qui , devant douze ans d'un lâche déshonneur ,
 Le cœur aurait sauté s'il lui restait un cœur !

* Quelques journaux ont annoncé qu'à la suite d'une conjuration découverte ; deux ou trois officiers avaient été fusillés ces derniers jours à Turin .

--La Londre féodale est à ses funérailles ;
L'Angleterre s'émeut jusqu'au fond des entrailles ,
Et les lords , éperdus sur l'abîme sans fond
Qu'ils creusent tous les jours plus large et plus profond ,
Demandent tristement où donc s'en va le monde ,
Et d'où vient l'ouragan qui se lève sur l'onde ?
Trois moteurs tout-puissans sont là : Religion ,
Politique , Industrie , — et la vieille Albion
Tremble que les anneaux de cette triple chaîne
N'ébranlent jusqu'au fond ses racines de chêne.



Le sol de l'Allemagne est toujours palpitant ,
La Hongrie est émue et la Pologne attend !...
L'Égypte qui grandit et qui se développe ,
Pour s'embrâser plutôt déborde sur l'Europe.
Un souffle créateur se fait sentir partout ;
Les générations des peuples sont debout ,
Une main sur le cœur et l'autre sur le glaive ,
Regardant dans les cieux si leur astre se lève !
Les peuples ont voulu pour la dernière fois
Tirer le cimenterre et descendre aux tournois.
Car il faut aujourd'hui que tout peuple soit libre ;
Que par son avenir le passé s'équilibre ;
Que de la royauté tombe l'épouvantail ,
Et que tout homme enfin vive de son travail !

--- Pour nous qui poursuivons avec persévérance
 L'avenir de bonheur promis à notre France ;
 Qui connaissons le peuple, et savons quels malheurs
 Viennent journallement tremper son pain de pleurs ;
 Nous qui de près avons vu toutes ses misères,
 Et soulevé le drap qui cache ses ulcères,
 Nous vous répéterons : le peuple meurt de faim,
 Ouvrez mieux votre bourse à ses travaux sans fin,
 Si vous ne voulez pas qu'en un jour de bataille,
 Se dressant devant vous, grand de toute sa taille,
 Il vous rejette encor ce dilemme brûlant :
MOURIR EN COMBATTANT OU VIVRE EN TRAVAILLANT !

Avis.

Les personnes qui reçoivent *L'HOMME ROUGE pour essai*, et qui ne le refusent pas à la poste, seront comptées comme abonnées.

L'HOMME ROUGE paraît tous les dimanches par livraison de huit pages in-4°.
 Prix de la souscription : Pour l'année, 52 livraisons, 50 fr. — Pour six mois, 26 livraisons, 15 fr.
 — Pour trois mois, 13 livraisons, 8 fr. — Par la poste, 1 fr. de plus par trimestre.

On souscrit :

A PARIS, chez ABEL LEDOUX, libraire-éditeur, quai des Augustins, n. 57.
 A LYON, au bureau de la *Glaneuse*, rue de la Préfecture, n. 6. — Chez M. BABEUF, libraire, rue St-Dominique. — Chez BARON, libraire, rue Clermont. — ET DANS LES DÉPARTEMENTS, chez tous les directeurs des postes.

Ecrire, *franco*, à M. Veyrat, au bureau de la *Glaneuse*.